

berté avait eu le temps de mûrir. Parce que je regrette ce qu'il y avait de libre en ce temps-là et ce qu'il y a d'asservi dans le nôtre, je ne dénie point pour cela la supériorité des siècles modernes; mais je veux préciser en quoi elle consiste. La compensation, la triste et effroyable compensation du bien-être et de la liberté de l'empire romain, c'était la possibilité, on peut dire la probabilité d'un Commode après un Marc Aurèle. Pourquoi, dans un temps moderne, un Commode ou un Néron, est-il tenu pour impossible? Pourquoi un tyran, quelle que soit sa mesure de tyrannie, est-il chose rare? Pourquoi? parce que nous sommes chrétiens; parce que nous l'avons été et que nous le sommes encore. Nous avons fait une fois l'essai de l'antichristianisme en fait de gouvernement et en fait de mœurs; et alors, du premier bond nous avons eu pis que Néron, Robespierre. Faisons encore le même essai, et nous verrons.

CHAPITRE III

LES IDÉES

Dans les choses de l'intelligence, Rome pouvait également, sinon à juste titre, du moins avec un plausible orgueil, se vanter de son progrès.

L'empire romain donnait aux lettres et aux arts la paix, et ce que je viens d'appeler la liberté. Je ne suis pas de ceux qui pensent que les lettres et les arts ont un besoin absolu de la liberté politique. Ni Rome au temps d'Auguste, ni l'Italie au seizième siècle, ni la France au dix-septième n'ont été ce qu'on est convenu d'appeler des pays libres. Et c'est étrangement circonscrire l'horizon de l'esprit humain, que de lui donner comme le *nec plus ultra* de son ambition ces questions de gouvernement, moins grandes qu'elles ne sont bruyantes et qui ne sont bien souvent que le pauvre voile de pauvres passions personnelles. Il y a hors de là quelque chose de plus fécond, l'imagination; quelque chose de plus vrai, le cœur; quel-

que chose de plus élevé, la foi. La liberté de l'esprit, les ambitions désintéressées de l'intelligence, les joies idéales de la poésie, de même que la dignité de l'homme et la conscience du croyant, me paraissent parfaitement indépendantes de la question de savoir s'il y aura dans un pays une chambre, deux chambres ou pas du tout de chambres.

Mais ce qu'il faut au travail de l'intelligence, c'est la vie et c'est la paix. La vie, elle la trouvait dans cette liberté de fait de la personne, du municiple, de la corporation, de la famille, de la parole que l'empire romain, sous un bon prince, je ne dirai pas lui donnait, mais se trouvait impuissant à lui ôter. La paix lui était assurée par l'ordre intérieur et la sécurité extérieure de l'empire. Les écoles étaient plus bruyantes par cela même que les camps et le Forum l'étaient moins.

L'époque des Antonins n'est pas sans doute l'époque des plus grands génies de l'antiquité (les nations antiques n'avaient point de seconde jeunesse et ne pouvaient remonter à leur apogée une fois perdu) ; mais c'est l'époque où la culture des lettres se montre, sinon la plus savante, du moins la plus universelle ; l'activité de l'esprit, sinon la plus heureuse, du moins la plus générale ; la science, sinon la plus profonde, du moins la plus populaire. Pline, je le suppose, ne se fût plus étonné qu'il y eût des libraires à Lyon ; Juvénal n'aurait plus parlé si ironiquement du rhéteur que l'école de Thulé voulait faire venir, il eût cru davantage à cette multitude de nouvelles Athènes qui surgissaient par tout le monde¹. Le progrès dont Pline

¹ Nunc omnis Graias nostrasque habet orbis Athenas ;
Gallia caudicibus docuit facunda Britannos ;
De conducendo loquitur jam rhetore Thule. JUVÉNAL.

et Juvénal s'émerveillaient déjà avait marché encore depuis leur temps. Quoique ce ne fût pas l'époque des grands génies, la science avait Ptolémée, fondateur de l'astronomie sérieuse et de la géographie mathématique, dont le nom est resté célèbre jusqu'à nos jours. La philosophie cite par vingtaines des noms un moment illustres, mais dont les titres de gloire ont péri dans le grand naufrage du cinquième siècle, un Sextus, petit-fils de Plutarque, un Démonax, maître de Lucien. L'éloquence cite Fronton, rhéteur consulaire, précepteur, ami, correspondant de Marc Aurèle. Ceux qu'on appelait sophistes, rhéteurs, grammairiens (dénominations qui se confondent) sont innombrables ; tous, du reste, bien plus souvent grecs que latins ; car j'ai dit comment la littérature romaine vieillissait plus vite que la littérature grecque, sa mère. La science de l'histoire est riche à cette époque, et ce siècle, qui a laissé de si rares monuments de sa propre vie, nous a laissé de nombreux travaux sur la vie des siècles qui le précédèrent. L'annaliste Phlégon ; Philon de Byblos, traducteur des annales phéniciennes ; Arrien, l'historien d'Alexandre ; Suétone, le biographe des Césars ; Florus, l'abrégiateur éloquent de l'histoire romaine ; Appien d'Alexandrie, l'historien des guerres de Rome ; peut-être aussi l'abrégiateur Justin (car l'ère des abrégiateurs commençait) écrivirent sous Hadrien et sous Antonin.

Tous ces talents florissaient sous l'aile impériale. Antonin, il est vrai, n'avait pas, comme Hadrien, des prétentions de savant et d'artiste ; on faisait moins d'esprit dans son salon, et les rhéteurs avaient peut-être, sous son règne, quelque consulat ou quelque statue de moins à espérer. Mais, en revanche, savants et artistes n'avaient plus à crain-

dre ni la disgrâce, ni l'exil, ni le bourreau. Si Antonin n'avait pas vis-à-vis d'eux les condescendances d'un confrère, il n'en avait pas non plus la jalousie¹.

Et de plus, il leur donnait une noble tâche à remplir. S'ils étaient au palais un peu moins à titre de courtisans, d'amis ou d'amuseurs du prince, ils y étaient davantage à titre d'instituteurs. Les deux fils adoptifs d'Antonin, Marc Aurèle et Verus, étaient élevés dans la plus pure lumière de la philosophie et de la science, comme les précieux gages de la prospérité de l'empire. La jeunesse de l'un et l'enfance de l'autre étaient confiées à tout ce que le monde romain avait de plus illustre et de plus sage. Hérode Atticus, célèbre déclamateur que la rhétorique avait rendu consul et, qui plus est, millionnaire, leur enseignait l'éloquence grecque; Fronton, l'éloquence latine. Apollonius avait été appelé tout exprès de Chalcis pour les instruire dans les maximes hautaines du Portique; je ne sais combien d'autres philosophes, le péripatéticien Séverus; le platonicien Maxime, dont Marc Aurèle pleura amèrement la mort; Junius Rusticus, petit-fils d'un illustre proscrit de Domitien, héritier de cette philosophie patricienne et politique qui avait courageusement résisté aux tyrans de Rome²;

¹ Sa faveur pour les grammairiens, rhéteurs, philosophes, médecins. Il en pourvut presque toutes les villes. Capitolin; Marc Aurèle, *Pensées*, I, 16. Il les déclara exempts des tutelles et des charges municipales jusqu'à concurrence de cinq médecins, trois sophistes (rhéteurs), trois grammairiens dans les petites villes; sept médecins et quatre de chacune des deux autres professions, dans les grandes villes, c'est-à-dire dans les villes qui ont juridiction; dix médecins, cinq rhéteurs, cinq grammairiens dans les très-grandes villes, c'est-à-dire dans les métropoles (*metropoles gentium*). Modestinus, au *Digeste*, 6, § 2, de *excusat.* (XXVII, tit. 1.)

² Sur Junius Rusticus, fils de celui dont nous avons parlé plus haut, I, I, p. 55, voy. Marc Aurèle, I, 7; Capitolin, in *M. Anton.*, 5; Dion, LXXI, 55; Themist., *Orat.*, 15 et 17; Rescrit adressé par Marc Aurèle et Verus *ad Ju-*

Sextus de Chéronée¹, le petit-fils de Plutarque, que Marc Aurèle empereur allait encore entendre dans son école, furent les nombreux précepteurs des jeunes Césars. Ce concours de toutes les philosophies, ou du moins de toutes les philosophies honnêtes, cette éducation éclectique, ce multiple enseignement faisait l'espérance de Rome et lui préparait Marc Aurèle.

Et même, lorsqu'on entrait plus avant et qu'on se demandait ce qu'étaient cette philosophie et cet enseignement, on pouvait aussi reconnaître quelque progrès. J'ai montré, vers le temps de Trajan, la philosophie partagée entre deux influences auxquelles, faute d'autres noms, j'ai attaché ceux d'Épictète et de Plutarque; le stoïcisme et le pythagorisme; l'un, dirais-je volontiers, plus religieux, l'autre plus païen: celui-là s'inquiétant peu de laisser tomber le paganisme en ruine, pourvu qu'au-dessus de ces ruines la pensée de Dieu grandit: celui-ci voulant sauver le paganisme, mais cherchant à le sauver et à le vivifier en y faisant entrer la pensée de Dieu. Mais, par l'un comme par l'autre, par ceux qui voulaient sauver cette ruine païenne comme par ceux qui l'abandonnaient, la croyance au Dieu un devenait la foi du siècle.

Sous Antonin, il en est de même: les deux tendances subsistent, l'une négative, l'autre croyante; toutes deux,

nium Rustic., præfectum Urbis, amicum nostrum; Dig., I, de *appellat.* Il fut consul ordinaire en 162, préfet de Rome en 167 et 168 (en cette qualité, il présida au martyre de saint Justin). Son buste barbu avec cette inscription: *I. Jun. Rustici, philosophi stoici*, par un de ses affranchis. (Visconti, *Icon. rom.*) Inscriptions: Gruter, p. 221. Orelli, 4545.

¹ Sur Sextus de Béotie ou de Chéronée, Dion, LXXI, 4; Capitolin, 5; Philostr., *Sophist.*, II, 1, § 9; Eusèbe, *Chron.*; Eutrope, VIII, 6, 5. Il fut le grand-père d'Apulée.

dans une certaine mesure, servant de loin la cause de la vérité. La tendance négative, c'est un Enomaüs, qui, sous Hadrien, attaque en face les oracles, prend à partie l'Apollon de Delphes, par qui il a été trompé et par qui tant d'autres ont été trompés, lui reproche ses mensonges, ses puérités, ses ambages, les meurtres qu'il a commandés, les vices qu'il a encouragés, et se demande si c'est là l'oracle d'un dieu. C'est encore Démonax, disciple d'Épictète et de Démétrius, mais choisissant librement sa doctrine, et très-libre surtout avec les dieux. Athènes aurait bien voulu broyer pour lui la ciguë de Socrate, ou du moins renouveler l'exil de Diagoras; mais ces temps-là étaient passés. On l'accusa à peu près comme on avait accusé Socrate, parce qu'il ne sacrifiait jamais en public, et que, seul dans Athènes, il n'était pas initié aux mystères d'Éleusis. Il se présenta devant l'assemblée des juges, la tête couronnée de fleurs et vêtu d'une tunique blanche, au lieu du deuil et des haillons que prenaient d'ordinaire les accusés : « Athéniens, dit-il, vous me voyez déjà couronné; sacrifiez-moi. » Puis, répondant à ses accusateurs : « C'est vrai, je n'ai jamais offert de sacrifices à Athènè (Minerve) : je ne me doutais pas qu'elle eût besoin de mes sacrifices. C'est vrai encore : je ne suis pas initié à Éleusis; que voulez-vous? Si j'eusse été initié à Éleusis, et que ce culte m'eût semblé mauvais, par conscience, j'en eusse détourné tout le monde; s'il m'eût semblé bon, par philanthropie j'en eusse fait part à tout le monde; en aucun cas, je n'en aurais su garder le secret. » Cette façon cavalière d'agir avec les dieux ne déplut pas aux Athéniens, qui avaient déjà les pierres à la main pour lapider le coupable. Ils le renvoyèrent non-seulement absous, mais honoré, et Démonax

demeura parmi eux jusqu'à l'âge de près de cent ans. Vénééré et se laissant vénérer avec une certaine bonhomie qui était peu dans les habitudes de l'antiquité; n'ayant point d'ennemis et n'ayant jamais mis personne en accusation (chose dont Athènes dégénérée lui faisait honneur); le peuple le consultait, les magistrats se levaient devant lui, une émeute était calmée par sa seule présence. Une sorte de respect superstitieux entourait cet ennemi de la superstition; les enfants le suivaient dans les rues pour lui présenter des fruits, les boulangères pour lui présenter leur pain, croyant que cela leur porterait bonheur; et lorsque le vieux Démonax, qui n'avait point de famille, allait se faire ouvrir la maison et s'asseoir à la table du premier venu, son hôte se réjouissait comme si quelque dieu ou quelque bon génie l'eût visité¹.

Quant à la philosophie croyante, nous en avons un type remarquable dans Maxime de Tyr, l'un des précepteurs de Marc Aurèle. C'est à beaucoup d'égards un successeur de Plutarque. Il défend comme lui le paganisme et veut maintenir la religion de la Grèce. Seulement cet autre défenseur du paganisme va nous faire voir combien, depuis le temps de Plutarque, le paganisme, dans la pensée des esprits élevés, avait encore perdu de son crédit. Arrêtons-nous donc un instant sur cet écrivain.

Maxime de Tyr est, comme Plutarque, platonicien, ou plutôt, si je puis inventer ce mot, homéricien; il ne voudrait pas abandonner la tradition poétique et religieuse de la Grèce, sa mère. Il me représenterait assez bien le Démocodoc de M. de Chateaubriand dans *les Martyrs*, autant que

¹ Lucien, *Démonax*.

ce Démodocus a jamais pu exister. Mais, d'un esprit plus large que Plutarque, il ne tient pas comme lui aux minuties de la tradition et aux puérités du rituel. Il admet que la tradition homérique est vraie, divine, inspirée; mais vraie d'une vérité cachée: « Homère et les poètes étaient de grands philosophes, plus grands que ceux qui enseignent dans les écoles; leur poésie est une philosophie plus antique quant à l'âge, plus harmonieuse quant à la forme, mais plus cachée quant à la pensée, tandis que la philosophie des modernes est une poésie d'âge plus récent, de forme plus dégagée, d'un sens plus ouvert. Non! Homère n'a pas cru les dieux occupés à boire de l'ambrosie dans d'éternels festins, pas plus que Platon, en nous peignant Jupiter sur son char, n'a cru au char de Jupiter. Tout est plein d'énigmes, et chez les poètes et chez les philosophes; et je préfère encore le respect qui, chez les premiers, voile la vérité, à la hardiesse qui, chez les autres, la montre à nu. Dans les choses que la faiblesse humaine ne permet pas de comprendre clairement, le mythe est le plus souhaitable interprète.... L'âme humaine est hardie et familière; ce qu'elle a à sa portée, elle s'accoutume à l'estimer peu; ce qui est hors de sa portée, elle le vénère. » Voilà plus que jamais le paganisme littéral rejeté dans l'ombre et livré tout entier aux commodes interprétations de l'allégorie.

Or, cette interprétation que nous enseigne-t-elle? Ce voile poétique que nous cachait-il? Maxime le dira comme Plutarque: ce qu'il nous cachait, c'est le Dieu un, suprême, personnel, intelligent. « Au milieu de ces dissidences et de ce combat sans fin qui existe entre les hommes sur la nature des dieux, la pensée unanime de tous les peuples

et la voix de toute la terre dit qu'il y a un Dieu, père et roi de toutes choses; au-dessous de lui, des dieux multiples, enfants de ce Dieu, coopérant avec lui. Ainsi parle le Grec, ainsi le barbare, et l'habitant des continents et celui des îles, et l'ignorant et le sage... Et si, parmi tous les peuples, il en existe deux ou trois qui le nient, races d'athées et d'insensés dont les yeux ne voient point, dont les oreilles ne savent pas entendre, dont les âmes sont fermées; de pareils êtres sont ce que serait dans la nature un lion sans courage, un taureau sans cornes, un oiseau sans ailes... Dieu est donc le père et l'auteur de toutes choses, le monarque du ciel, le guide de la lune et du soleil, le coryphée des révolutions célestes, le modérateur des saisons, le maître des vents, l'auteur de la mer, l'architecte de la terre, le conducteur des fleuves, la pensée immuable et indivisible qui arrive à tous les êtres avec la vitesse instantanée du regard, qui illumine tout ce qu'elle touche comme les rayons du soleil, descendant sur la terre, pénètrent partout et éclairent tout... Dieu est supérieur au temps et à l'éternité; c'est le législateur inconnu, la voix inarticulée, l'œil invisible qui gouverne toutes les natures périssables. » Plutarque, quelque beau que fût déjà son langage, ne se rapprochait pas ainsi de la pensée et du style chrétiens.

« Et maintenant, Dieu, comme un grand roi, est assis au milieu de ses sujets; les limites de son empire ne sont pas l'Halys ni l'Euphrate, c'est le ciel au-dessus, et la terre au-dessous. » Mais, du ciel à la terre, l'espace est rempli par des dieux inférieurs, associés au gouvernement du grand Dieu. « Dans toute la nature comme dans la musique, il y a une certaine harmonie, une gradation établie depuis l'être le plus élevé jusqu'au plus bas, depuis la note la plus